

Georges Pop

Chroniques d'un petit immigré à l'usage des constipés



ÉDITIONS
CABÉDITA
2016

*A mes parents
A mes enfants*

*L'histoire, dit-on, est la mémoire de l'humanité :
la politique se loge dans ses trous.*

André Frossard

Couverture : Illustration François Maret

© 2016. Editions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-755-9

Thalassa (la mer en grec)

Lorsque j'étais gosse, je voulais devenir armateur. Forcément, je ne me doutais pas que pour accomplir ce rêve il était nécessaire d'être très fortuné, drôlement combinard ou d'avoir la bosse des affaires. Aussi, à l'école, à l'âge de 7 ou 8 ans, lorsqu'une institutrice m'interrogeait, comme toutes les recrues de son innocent cheptel, pour connaître la profession que je souhaitais embrasser une fois devenu grand, je répondais invariablement: « armateur ». Je voyais bien à son sourire, à sa moue ironique ou à son froncement dubitatif qu'il y avait quelque chose qui clochait. Il est vrai qu'en Suisse, pays de lacs et de montagnes, où j'avais échoué à l'âge de 3 ans avec mes parents et ma grande sœur, peu de gamins aspirent à devenir armateur. Seul peut-être un petit Grec peut nourrir un tel fantasme excentrique.

Les Grecs ont hérité de la mer. Le poète André Chénier, de père français et de mère grecque, comparait la Grèce à une feuille de mûrier posée sur les flots. L'image est non seulement très belle mais aussi assez judicieuse: aucun lieu du pays n'est éloigné de plus de 80 kilomètres du rivage le plus proche, appel vers un horizon lointain. En Grèce centrale et dans la Péloponnèse cet écart se réduit encore à 50 kilomètres; et plus encore en Attique. De l'Antiquité à nos jours, cette particularité géographique, ajoutée à l'ingratitude des terres et à l'acrimonie du relief, a enfanté des générations de marins, de commerçants et d'exilés. Au XX^e siècle, c'est par la mer que la plupart des migrants sont partis de ce sol indocile pour l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, l'Australie ou l'Italie, porte de l'Europe du

Nord ou de l'Ouest. C'est aussi sur un bateau, ancré dans le port du Pirée, que ma famille embarqua un matin d'été à destination de Venise, première étape d'un voyage qui allait me conduire, malgré moi, dans un pays qui, aujourd'hui, est aussi le mien.

Je ne suis pas devenu armateur. Mon rêve d'enfance s'est échoué sur la grève de la réalité. Pas dramatique ! Le marmot que j'étais ne convoitait pas la richesse. Il voulait juste collectionner des bateaux, comme d'autres des petites voitures. Aussi loin que ma mémoire m'emporte, j'ai toujours aimé la mer et les bateaux. Pas les voiliers ou les yachts... Non ! Les gros : cargos, porte-conteneurs, pétroliers, ferries et paquebots. Je peux déambuler des heures sur les docks ou les quais des ports ; regarder s'affairer les équipages, le ballet des remorqueurs, longer les coques, évaluer le tonnage, voir le pavillon, décrypter le nom du port d'attache sur la poupe puis déchiffrer le sigle de la compagnie sur la cheminée. Lorsque je retourne dans le pays où je suis né, je prends toujours la route pour m'embarquer d'un port d'Italie avec ma voiture sur un de ces ferries aux garages immenses qui fait la ligne régulière, été comme hiver. Sur un gros bateau, il y a toujours un coin tranquille, à l'abri du vent, pour observer l'écume, l'horizon, un navire proche ou lointain, les côtes ou, avec beaucoup de chance, surprendre un groupe de dauphins. C'est comme une méditation ! Apaisant...

Cet amour du grand large, des ports et des gros bateaux m'a aussi donné le goût des croisières, bien commodes pour naviguer, par exemple en famille, lorsque le temps libre nous est compté. Entendons-nous : pas les plus somptueuses, ni les plus dispendieuses mais bien celles qui sont à la portée d'un sage porte-monnaie de la classe moyenne. Même en simple touriste, il est toujours aussi féérique de s'engager lentement à l'aube dans le port de Naples, de longer en été un fjord norvégien ponctué de cascades ou, en plein midi, de jeter l'ancre dans la caldeira submergée de Santorin, cernée par les falaises abruptes aux éminences tapissées de maisons blanches. Et j'ai naturellement une

petite préférence pour la Méditerranée où chaque escale est une captivante plongée dans l'histoire qui a forgé l'Europe.

Ces temps derniers, alors que le monumental hôtel flottant à bord duquel j'avais embarqué longeait indolemment le littoral méridional de la Botte italienne, les écrans TV des cabines distribuèrent, à l'heure des nouvelles, les images traumatisantes d'un cruel sauvetage en mer. Un canot vermoulu bourré à ras bord d'un chargement humain avait sombré avant l'arrivée des secours à quelques heures de navigation de notre circuit. Les sauveteurs avaient repêché une poignée de miraculés, frêles et tremblotantes silhouettes enveloppées de couvertures. Des hommes... Les femmes et les enfants s'étaient tous noyés. Les images avaient échappé à la plupart des passagers. Mais certains les avaient vues. Et le soir, sous les lustres de la grande salle à manger aux tables recouvertes de nappes immaculées, il ne fut guère difficile de capter quelques bribes de conversation sur la tragédie de cette sinistre journée. Des paroles de compassion ou d'épouvante. Mais aussi des discours d'aversion et de crainte; celles de ce rubicond bâfreur qui s'emportait contre cette *vermine* qui méritait au mieux l'éviction et au pire le repos éternel. Le temps d'un repas abondant, l'élégant navire devint ainsi une sorte de réplique réduite et grotesque d'un continent nanti: un lieu clos, saturé de victuailles, rempli de privilégiés joliment fringués, servis par d'obséquieux laquais, notamment philippins, payés au lance-pierre en dehors des plus décentes normes syndicales; un lieu où, entre deux bouchées, l'aversion des crève-la-faim à la dérive pouvait s'affranchir de toute humanité. J'ai éprouvé de la honte, et même de la colère! Et puis, la croisière s'est poursuivie sur la mer Méditerranée...

Comprenons-nous bien! J'éprouve moi aussi des sentiments ambivalents devant cette multitude suffocante qui agite son désespoir, son indigence ou son aspiration à une vie meilleure pour revendiquer une hospitalité inconditionnelle; a priori inexécutable à cette échelle. La compassion, la compréhen-

sion ou le désir d'entraide ne proscrivent pas l'alarme devant les proportions de l'affluence; ni même l'exaspération devant ces groupes déterminés à abattre des clôtures, prendre d'assaut des semi-remorques, molester des femmes et offenser l'Etat de droit, comme si la misère leur accordait nécessairement tous les laissez-passer. Mais la haine, le racisme et les discriminations qui dégoulinent à nouveau du Vieux Continent le souillent et le corrompent bien plus sûrement que les pieds de la plupart de celles et ceux qui foulent son sol sans invitation, ni autorisation. Et puis c'est plus fort que moi: chaque fois que je croise sur un écran le regard d'un enfant en larmes, apeuré dans les bras de sa mère sur les routes de l'exil, je pense à ce petit garçon; lui qui avait eu la chance de quitter son pays, la Grèce, pour prendre la mer dans des conditions décentes, et sans peur du lendemain. C'était il y a longtemps...

Le Père Noël, les cocus, les drapeaux

Au contraire d'innombrables mioches ingénus de sa génération, le petit Grec à peine immigré avait très précocement flairé que le Père Noël n'existait pas. A cause notamment d'un bête élastique. C'est vrai ! Il avait à peine plus de 4 ans lorsque, pour la première fois dans son pays d'accueil, on le posa de force plus que de gré sur les rotules d'un corpulent figurant affublé d'une défroque rouge et d'une abondante barbe blanche, au rayon jouets d'un grand magasin de Lausanne. Il décela quand même très vite deux ou trois bricoles passablement louches. A commencer par ce gros élastique blanc qui creusait le dessus de la bajoue de la trombine congestionnée qui lui souriait à bout touchant. Et puis, il y avait aussi cette étrange barbe. Il en avait déjà vu des barbes... Mais celle-là n'était pas composée de poils. Non ! On aurait dit de la ouate. Un truc que sa mère lui appliquait parfois sur la poitrine, après l'avoir arrosé d'alcool acheté en pharmacie, lorsqu'il toussait et qu'il avait le nez bouché. Des poils, pourtant, ce gros paroissien en avait aussi. Ils étaient petits, drus et noirs, juste au-dessus de ses lèvres gercées ; même pas dissimulés par les ourlets frisés de la ouate. Les soupçons du gamin s'accrochèrent encore en perceant à jour la décevante pingrerie de l'empourpré fagotin tant encensé par les adultes pour sa prodigalité et sa bienveillante bonhomie. Après lui avoir expédiitivement arraché la promesse d'un assujettissement inconditionnel aux prescriptions de ses géniteurs, cet adipeux harpagon se fendit juste d'un riquiqui paquet de bonbons et d'une grosse orange. Quelle indignité... Foncièrement frustrant !

Débarqué de Grèce une année plus tôt, le gosse était déjà en ce temps-là confié aux bons soins d'un jardin d'enfants. Aujourd'hui, on dirait de préférence une garderie. Arrimage jugé essentiel par ses parents pour l'accorder d'instinct à la langue française; ce qui, au tout début, n'a pas été sans mal. Ben quoi? Mettez-vous à sa place! L'affligé marmot commençait à peine à bafouiller la langue de ses aïeux qu'il se retrouva inopinément noyé dans un milieu inintelligible et, par déduction, nécessairement inamical. Il fut éperdument terrifié; prêt à décamper dare-dare par la porte au moindre signe de distraction de son indéchiffrable geôlière francophone. De guerre lasse, elle finit d'ailleurs par l'attacher sur une petite chaise d'enfant. Oh! Ce n'était pas bien méchant... Les nœuds étaient rudimentaires, les liens distendus et le même pouvait sans grand embarras trotter telle une Tortue Ninja avec sa carapace sur le râble. Drolatique! Ce qui finit bizarrement par le dégeler. Et sa bergère put ainsi commencer à le domestiquer et, graduellement, à lui inoculer les premières bribes du javanais dans lequel coassaient les autres tendres sociétaires du gentil troupeau. Elle lui révéla aussi, dans la foulée, que dans cet environnement insolite, son petit nom s'articulait *Georges*. De prime abord, il en fut un peu troublé. Chez lui, aussi loin que pouvait refluer sa fugitive mémoire, on l'avait invariablement appelé *Giorgòs (Γιώργος)*. Mais au bout du compte, il s'appropriä promptement ce pittoresque sobriquet; et admit qu'il lui faudrait à l'avenir s'accommoder de ces deux identités: la première pour *la maison* et la seconde pour *dehors*; balbutiements d'une intégration qui s'était mise en marche, sans même qu'il en fut conscient...

Au bout de quelques mois, l'intimidante gardienne s'était métamorphosée en *gentille maîtresse*. Le petit se cramponnait à elle comme un poussinet à une mère poule. C'est donc spontanément qu'il lui fit part de son incrédulité quant à la probité du soi-disant bienfaiteur écarlate de bambins vertueux sur lequel il avait buté quelques jours plus tôt. L'interpellation embarrassa autant qu'elle égaya l'affectueuse pédagogue. A titre rigoureuse-

ment secret, elle lui confessa que *le vrai* Père Noël régnait sur les neiges du Septentrion ; qu’il allait et venait à bord d’une grosse luge propulsée par des rennes ; qu’il était bougrement embe-sogné et donc inopérant au même moment en une multitude d’endroits ; raison pour laquelle il recrutait parfois – comme n’importe quel petit patron – des intérimaires fréquemment em-potés et maintes fois maladroitement ficelés dans leur djellaba de fonction amarante. Aussitôt affranchi, le potinier moucheron se hâta de transgresser la clause de confidentialité ; d’autant qu’il babillait désormais bien plus qu’il ne bredouillait dans le dialecte de ses récents condisciples. Aussi, tout en tripotant un monticule de pâte à modeler, il divulgua précautionneusement la révélation à une brunette, un doigt plus âgée, qui partageait régulièrement son engouement pour le pétrissage de matières malléables. Mal lui en prit ! Elle lui objecta sèchement que le *vrai* Père Noël se nommait en réalité Saint Nicolas ; parole d’évangile attestée par ses ascendants – source crédible car tous deux *catholiques* et *pratiquants* – dont les communiqués étaient forcément irrécusables. Elle ajouta, pour excréter le moindre doute, qu’elle avait vu Saint Nicolas ; de ses yeux vu... Qu’il était moins boursoufflé et plus svelte que l’autre charlatan ; qu’il n’était pas coiffé d’un capuchon flasque mais d’un grand fez anguleux affligé d’une croix et qu’il vadrouillait appuyé sur une imposante béquille à la pointe bizarrement entortillée. Désarçonné par l’éloquence de la prêcheuse et l’authenticité ardente de sa dévotion, le gniard préféra battre en retraite, l’oreille basse. Tout juste se hasarda-t-il à requérir auprès de la véhémence bambine l’acception du mot *catholique* qu’il ne trouvait pas dans les registres encore chiches de son succinct savoir. A l’évidence elle ne le déchiffrait pas elle non plus car elle lui répondit sur un ton sans appel qu’il était : « trop petit pour comprendre ». Fin des pourparlers !

Assurément, la petite demoiselle n’avait pas tout à fait tort. Il est bien établi que le Père Noël – n’en déplaise à ses agents – n’est qu’un adipeux avatar de l’élégant Nicolas qui brilla comme évêque de Myre, en Anatolie, au IV^e siècle sous le règne de l’em-

pereur Constantin. Réputé pour sa miséricorde endiablée et le bouillonnement de sa dévotion chrétienne, il se singularisa en confisquant une cargaison de grains réservée à l'empereur au bénéfice de ses compatriotes accablés par la famine; en extirpant du gibet quelques anarchistes débutants qui avaient chahuté le césarisme du souverain; en décrochant in extremis sur l'échafaud une amnistie pour trois bidasses byzantins suspectés indûment de manigances pour ébranler le trône impérial et tourmenter le fils du ciel qui s'y était fixé, et – enfin – en planifiant le saccage d'un joli temple d'Artémis dont les vestiges auraient fait le bonheur des touristes modernes. Petite question: par quel prodige Nicolas, altruiste bienfaiteur de ses contemporains les plus tourmentés, a-t-il fini par être élevé à la dignité de mécène des âges innocents? La vérité est que personne n'en sait fichtre rien! Réputé au début du XX^e siècle pour ses bésicles démodées, sa moustache foisonnante et son atrichie crânienne d'intellectuel fécond, encore encensé de nos jours par une poignée de mémorialistes des œuvres de l'esprit pour, notamment, son traité sur *l'Art religieux après le Concile de Trente*, l'historien français Emile Mâle a cependant prononcé une désopilante supputation sur le sujet. D'après lui, les barbouilleurs byzantins qui ont représenté le sauvetage des trois fantassins de Constantin sur le point d'être suppliciés se moquaient furieusement du rapport entre la dimension d'un objet réel et la mesure de sa représentation. Du coup, ils ont hiérarchiquement portraituré le saint disproportionnellement balèze par rapport à ses protégés qui, au vu de leur petit calibre, ont postérieurement été appréciés comme des marmousets. Voilà comment se serait ébauchée la fable du sauvetage puis de la résurrection par le bienfaisant Nicolas de trois loupiots, précédemment écharpés, non par un bourreau, mais un boucher prestement réincarné, quant à lui, en patibulaire Père Fouettard. Allergiques à l'intoxication papiste et indisposés à l'endroit des saints, les parpaillots hollandais convertirent ultérieurement le pieux Byzantin en superman laïc et le rebaptisèrent *Sinter Klaas*, patronyme que les Américains, dont le gosier est mal façonné aux modulations bataves, finirent

par articuler *Santa Claus* et auquel, dès le XIX^e siècle, ils accolèrent une bouille de gros gnome congestionné, réjoui, et barbu ; image que, dans les années 30, le fécond illustrateur Haddon Hubbard Sundblom, fameux pour ses pin-up aguichantes, propagea mondialement pour le compte de la firme Coca-Cola.

Bien entendu, l'ingénu enfant grec était dans l'ignorance de toutes ces dissertations entortillées. Et son succinct ébranlement intellectuel se rehaussa encore d'un cran lorsque, apostrophés sur le sujet, ses parents lui déballèrent une autre parole d'évangile ; à savoir que chez les Hellènes orthodoxes – peuplade dont sa maisonnée était la propriété – seul Saint Basile était qualifié pour exaucer les sollicitations des marmots disciplinés. Il est d'ailleurs divertissant d'observer que ce quasi-contemporain de Nicolas de Myre – en vogue lui aussi chez les dévots chrétiens pour son altruisme gorgé de commisération – a fini de nos jours, comme les autres, par se mettre à la page, en Grèce, en troquant sa longue binette anguleuse pour une opulente poire mafflue, sa longue barbe noire pour un luxuriant collier lactescent et son chatoyant uniforme d'évêque byzantin pour une défroque écarlate d'esquimau. Bref ! Pour en revenir au gamin, il faut comprendre qu'il fut raisonnablement décontenancé par la profusion des aspirants patentés à la charge de répartiteur de joujoux au moment de Noël. En petit héritier loyal, il acheva – certes – par se soumettre à la vérité de ses procréateurs ; sans jamais cependant se dégager de son incrédulité, ni radicalement censurer, par goût sans doute de l'acclimatation sociale, les attestations précédemment affichées par ses premiers interlocuteurs. Et sans répudier son baptême, il en fertilisera ultérieurement une tolérante prédisposition au scepticisme à l'endroit des prétendues révélations illuminées et une aversion viscérale des prosélytes mordants ou belliqueux, glabres ou touffus, qui prétendent infliger à leurs semblables *la seule vraie foi* profane ou céleste.

L'empereur Huáng Dì avait bon goût. L'histoire – il est vrai – n'a enregistré aucune évidence irrécusable relative au

Table des matières

THALASSA (LA MER EN GREC).....	7
LE PÈRE NOËL, LES COCUS, LES DRAPEAUX.....	11
LES VACHES, LA GUERRE, L'ESPOIR.....	23
L'ÉCLOSION, LE BAPTÊME, L'EXODE.....	38
LA LANGUE, LA XÉNOPHOBIE, LA PIZZA.....	48
ALEXANDRIE, LES JUIFS, LE PATRONYME.....	67
UN PORT, LE VOISIN FRANÇAIS, UNE ÎLE.....	106
INTÉGRATION, EUROPE, IDENTITÉ(S).....	148
TABLE DES MATIÈRES.....	196